Préface

C'est pas les profs qui vous façonnent,
c'est les putain de gamins avec qui on est !
JOEY

RARES SONT LES SEMAINES où nos médias ne bruissent pas d'un fait divers censé illustrer le regain actuel des violences scolaires : « racket », « attaque contre un enseignant », « agressions entre élèves », « adolescents déscolarisés », etc. Depuis la moitié des années 1980, dans les milieux étatiques et politiques, chez les intellectuels et les responsables pédagogiques, ou encore dans les familles concernées, la « crise de l'école » semble s'être imposée comme une thématique centrale des débats sur la formation scolaire quel que soit le lieu de ces débats. Pour les commentateurs, elle sert à désigner tout autant une supposée crise des autorités dans notre société, les limites contemporaines de la démocratisation scolaire et la fin de l'âge d'or d'une école pacifiée. Pour nombre d'enseignants, elle fait sens en répondant à des interrogations quotidiennes qui émergent de leur pratique.

La simple lecture de ce livre ne pourra cependant que heurter les partisans de ces thèses déclinistes. L'action s'y déroule dans les années 1970 en Angleterre et on y

suit de jeunes collégiens se livrant à une série d'actes dignes des faits divers contemporains : incendie volontaire, violences entre élèves, vandalisme, rapports sexuels et alcoolisations précoces, insubordination généralisée face aux enseignants, absentéisme scolaire et vols (jusqu'au cambriolage d'une école par ses propres élèves). Les lexiques de droite comme de gauche qui invoquent de nos jours « la banlieue », les « origines ethniques », la « démission des parents » ne sont ici d'aucun recours pour comprendre le rapport à l'école de ces jeunes Anglais issus de la classe ouvrière. C'est là sans doute la première des vertus de ce dépaysement historique et géographique : lire Paul Willis aujourd'hui ne peut qu'inviter à relativiser les discours actuels sur la supposée « nouvelle » ère de remises en cause de l'institution scolaire.

Sans pour autant considérer qu'il n'y a jamais « rien de nouveau sous le soleil », ce livre nous oblige à considérer les phénomènes contemporains dans leurs dimensions éminemment sociales. Plus encore, Paul Willis donne des outils généraux pour comprendre à quel point les comportements à l'école ne peuvent pas être dissociés de ce qui se passe dans le monde du travail, dans la famille ou dans le quartier. Il invite à connecter et penser de façon systématique ce qui se joue à l'école avec ce qui se passe dans d'autres scènes sociales.

L'ÉCOLE VUE DEPUIS LE « BANC DU FOND DE LA CLASSE »

Étude sur le rapport des jeunes de milieux populaires à l'institution scolaire, *L'École des ouvriers* nous propose de suivre un groupe de jeunes Anglais dans leur passage de l'école au travail. De la salle de classe à l'atelier d'usine,

du club de jeunes aux virées nocturnes, l'enquête restitue la richesse de la vie d'élèves d'origine populaire, la complexité de leurs rapports aux enseignants et aux conseillers d'orientation. Elle donne aussi à voir la formation de différents groupes d'élèves, le rôle des parents et les rapports que ces derniers peuvent entretenir avec l'école. Loin des analyses surplombantes, nous entendons des discussions animées, nous observons des élèves faire face aux enseignants, nous voyons émerger des oppositions plus ou moins violentes entre ces jeunes.

Cette restitution est rendue possible par la méthode d'enquête : l'immersion du chercheur dans le milieu étudié. La finalité de cette méthode ethnographique, telle que la conçoit Paul Willis, n'est cependant pas seulement descriptive. Elle est, au contraire, adossée à une ambition théorique fondamentale : analyser la reproduction de la société de classes. Il s'agit de comprendre pourquoi et comment des enfants issus de la classe ouvrière en viennent à accepter des emplois ouvriers. L'objectif est fondamentalement de saisir à travers une sociologie de l'école le point nodal de la reproduction d'un ordre social et de la légitimation d'un ordre des choses. Cette enquête constitue l'une des recherches phares des *cultural studies*, un courant de recherche né en Angleterre dans les années 1960 qui a bousculé les frontières disciplinaires afin de mieux comprendre les rapports entre la société et la culture, en mettant au jour différentes formes de cultures en fonction du milieu social, de l'âge, du genre ou encore de l'origine nationale.

Juste après les pères fondateurs de ce courant (Richard Hoggart, Raymond Williams, Stuart Hall), Paul Willis fait partie de la jeune génération du Centre d'études des cultures contemporaines (Centre for Contemporary Cultural Studies, CCCS), fondé en 1964 à l'université

de Birmingham [1]. Dans la ligné de Richard Hoggart et de son livre *The Uses of Literacy* [2], l'œuvre de Paul Willis est une contribution à la prise en compte des cultures populaires. Mais la singularité de Willis réside surtout dans son approche empirique : il va sur le « terrain », armé de son magnétophone et de son carnet de notes, pour discuter et enregistrer, observer et écrire. Il veut rendre compte des sentiments et des attitudes de ces jeunes d'origine populaire et ainsi éclairer comment ils vivent leur passage à l'école et leur entrée progressive dans le monde du travail industriel. Cette perspective empirique contraste avec les études davantage littéraires et reposant essentiellement sur l'analyse de documents, qui dominent alors dans le Centre de Birmingham.

UNE IMMERSION DANS LE QUOTIDIEN D'ENFANTS D'OUVRIERS

L'essentiel du travail de terrain a été réalisé au sein d'un collège d'une ville ouvrière, qui se situe dans la région des Midlands, cœur industriel de l'Angleterre. Ce milieu d'enquête était loin d'être inconnu à Paul Willis car il est né et habite à Wolverhampton, l'une des principales villes de cette vaste région industrielle. Le sociologue ne se contente pas de venir de temps en temps dans l'établissement scolaire pour y réaliser des entretiens, mais il s'inscrit véritablement dans le milieu des élèves en passant derrière la buvette du foyer qui est accolé à l'école puis, dans un second temps, en assistant aux cours et en

1. Pour une présentation plus approfondie du parcours de Paul Willis, du contexte de l'émergence des *cultural studies*, des conditions de réalisation de l'enquête et de la méthode engagée, on se reportera en fin de volume à l'entretien réalisé avec l'auteur (« Entrer dans la boîte noire de l'école », *infra*, p. 341) et à « Saisir la reproduction sociale "par en bas" : notes autour d'un classique et de son actualité » (*infra*, p. 385) [1].

participant plus généralement à la vie de l'établissement. Le sociologue britannique suit pendant dix-huit mois le cheminement d'un groupe d'élèves dans leurs dernières années d'études au collège en tentant de comprendre comment ceux-ci en viennent à accepter, à la suite de leurs parents, des emplois ouvriers. Face à la domination scolaire, Paul Willis montre comment ces jeunes créent une « culture anti-école » [1] rejetant les conduites de respect de l'ordre scolaire qui régissent l'univers de la petite bourgeoisie. Leur valorisation du travail industriel se forge ainsi dans une opposition aux « fayots », dans une résistance à l'autorité représentée par l'école.

Il décrit en définitive comment les enfants d'ouvriers participent activement à la reproduction de leur situation de classe : leur contre-culture nourrit un processus d'orientation progressif vers des métiers manuels. Selon Paul Willis, l'ajustement de ces enfants d'ouvriers aux métiers ouvriers ne s'explique, en effet, pas seulement par un processus négatif d'élimination scolaire. Il repose tout autant sur un processus actif d'auto-damnation qui se nourrit des correspondances entre deux états d'une même culture ouvrière. En s'opposant à une idéologie méritocratique individualiste promue par l'institution scolaire et qui ne peut être valable pour tout le groupe ouvrier, ces enfants d'ouvriers affirment au sein de l'école des valeurs propres à leur classe sociale. Leurs réponses culturelles face à l'école (le chahut, la condamnation des fayots, etc.) sont en homologie avec les dispositions

1. La notion de « culture anti-école » est l'équivalent le plus proche de l'expression anglaise de « *counter-school culture* » utilisé par Willis. Elle renvoie en effet à l'idée d'une résistance culturelle face à l'école, qui trouve sa source dans des processus non exclusivement scolaires, ce que manquerait l'expression de « contre-culture scolaire ». C'est pourquoi le concept clé de Willis a été discuté dans les sciences sociales de langue française avec cette traduction.

valorisées dans le monde de l'atelier (affirmation d'une camaraderie, dénonciation des jaunes ou de l'encadrement, etc.) et les rendent complices, à leur insu, d'un processus de reproduction sociale.

En connectant ainsi ce qui se joue à l'école avec d'autres scènes sociales, Paul Willis entre véritablement dans la « boîte noire » de l'institution scolaire. Il montre comment les élèves, loin d'être passifs, opposent leurs propres dispositions et produisent leurs propres appropriations de l'ordre scolaire à partir d'une culture ouvrière héritée, mais aussi à partir d'un processus original d'opposition aux enseignants et aux personnels de l'école.

UN CLASSIQUE PEU DIFFUSÉ EN FRANCE

Publié pour la première fois en 1977, *Learning to Labour* a connu un rapide succès de diffusion : traduit dans plusieurs langues, il est devenu un classique de l'étude des rapports entre l'école et le monde du travail. Depuis plus de trente ans, il a nourri des débats dans le monde académique et les milieux enseignants [3]. On peut cependant estimer qu'il a surtout été discuté, en particulier aux États-Unis, sous l'angle de la sociologie de l'éducation alors que la puissance originale de cette recherche repose aussi sur l'articulation de mondes sociaux – l'école et le travail – pensés le plus souvent de manière autonome.

L'ouvrage n'avait encore jamais été édité en France. Pierre Bourdieu l'avait néanmoins repéré l'année même de sa publication au Royaume-Uni, et il avait commandé à Paul Willis un papier paru en 1978 dans sa revue, *Actes de la recherche en sciences sociales* [4]. Ce n'est pas un hasard : l'œuvre de Pierre Bourdieu est commentée dans cette recherche et elle est davantage présente dans ce livre que dans les autres productions des *cultural studies*. L'une des raisons de ce dialogue est que

Pierre Bourdieu et Paul Willis partagent un questionnement similaire sur le rôle de l'école dans la reproduction des inégalités sociales. Le travail de Paul Willis s'inscrit dans les débats de l'époque sur les phénomènes de reproduction sociale mais de manière originale et relativement décalée par rapport à l'approche de Bourdieu et Passeron [5]. Pour le chercheur britannique, il s'agit, en quelque sorte, d'éclairer les processus de reproduction sociale « par en bas » en prêtant une attention aux attitudes de ceux qui subissent ces processus. Sa démarche est singulière dans une époque marquée par le structuralisme et par un goût pour les grands systèmes théoriques, car il discute la théorie de la reproduction de l'ordre social à partir d'une analyse de la vie quotidienne des salles de classe. Il propose une synthèse inédite entre, d'une part, une analyse objective du système de reproduction des inégalités scolaires et sociales, et, d'autre part, la prise en compte des éléments subjectifs exprimés par les discours et les attitudes des élèves.

Cette étude éclaire ainsi concrètement comment l'ordre social se reproduit, comment se fabrique une réserve de main-d'œuvre ouvrière pour le travail en usine. Loin des théories surplombantes suggérant des logiques de domination qui s'appliqueraient de façon mécanique sur des individus passifs, Paul Willis donne à voir la participation des enfants d'ouvriers à la reproduction de leur situation de classe. Les enfants d'ouvriers ne sont pas contraints, de l'extérieur, à devenir ouvriers. Ils en viennent progressivement à « choisir » eux-mêmes ce destin sous l'impact de multiples influences, dont celle de l'école.

Sociologue créatif, Paul Willis fait feu de tout bois pour nous permettre de toucher du doigt ces processus d'autoorientation vers l'usine : analyse des agendas des « gars », rencontre avec les parents, description de l'atelier, etc. Ce livre bénéficie de l'ambition méthodologique novatrice

des *cultural studies*. La description ethnographique permet de restituer une ambiance, loin du compte rendu froid auquel contraignent les enquêtes par questionnaire. L'humour des « gars » et leur capacité à mettre en boîte les « fayots » saisit le lecteur tant il fait resurgir chez lui ses propres souvenirs d'école. Aux enseignants et à tous ceux qui travaillent avec les élèves des milieux populaires, il ne peut manquer d'offrir aussi l'occasion rare de se trouver confrontés au point de vue de « l'autre », et d'avancer ce faisant dans la compréhension de ce qu'ils connaissent à la fois fort bien et qui ne manque pourtant parfois de les dérouter.

L'École des ouvriers est un ouvrage de son temps, avec ce que cela suppose parfois de discussions théoriques dans un langage qui n'est plus celui d'aujourd'hui et que redouble l'ambition qu'avait alors Paul Willis de se mesurer à ses mentors (Stuart Hall, Richard Hoggart notamment) et aussi à différents courants de la pédagogie de son époque. Mais derrière l'apparence d'un strict découpage en deux parties – le « terrain » et la « théorie » –, les passages les plus abstraits ramènent aux enjeux les plus concrets (et même les plus politiques) de la réalité observée. Cheminant bien souvent par des sentiers tortueux, la pensée de Paul Willis débouche toujours sur des conclusions d'une rare clarté qui éclairent d'un jour nouveau des questionnements profondément actuels et remettent en cause des idées reçues dont on mesure, trente ans plus tard, combien elles sont difficiles à ébranler et combien il est urgent de le faire.

Sylvain Laurens & Julian Mischi